

Gerry toujours vivant
Sur les portées d'un rocker majeur
Gerry — Canada [Québec] 2011, 132 minutes

Patricia Robin

Numéro 273, juillet-août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2011). Compte rendu de [Gerry toujours vivant : sur les portées d'un rocker majeur / *Gerry — Canada [Québec] 2011, 132 minutes*]. *Séquences*, (273), 38–39.

Gerry toujours vivant

Sur les portées d'un rocker majeur

Une foule dense scande un prénom connu. Une silhouette familière gravit la pente vers l'arrière-scène d'un Forum de Montréal en délire venu l'acclamer pour son spectacle d'adieu. Il est éternel : Gerry Boulet. Fondateur du légendaire groupe rock des années 70 Offenbach, l'homme a vécu une ascension lente vers un sommet dont il a peu profité, happé en pleine gloire par un cancer du côlon. Dans un travail de mémoire rigoureux, la scénariste Nathalie Petrowski et le réalisateur Alain DesRochers ont uni leurs forces pour faire revivre à l'écran celui qui a, de sa voix de coyote, repris l'Hymne à l'amour de Piaf et qui a chanté du blues et du rock avec la même ferveur et la même gouaille.

PATRICIA ROBIN

Avec ce quatrième long métrage, Alain DesRochers (*La Bouteille, Nitro, Cabotins*) entre dans la cour des grands en s'assurant un succès populaire grâce à la légende sur laquelle il jette un regard franc et attendri. Cette biographie romancée (genre casse-gueule s'il en est un) du célèbre rocker québécois est rythmée, fidèle au personnage et vibrante de l'âme de ce passionné pour qui la musique représentait tout, au risque de délaissier femmes et enfants, parents et amis. Mais avant tout, la performance étonnante de Mario Saint-Amant subjugué tant il personnifie Gerry Boulet avec brio et pétulance. L'homme avait conquis le cœur des Québécois de tous âges, l'acteur surprend par son interprétation. Entouré de gaillards qui semblent s'amuser ferme dans la peau des membres d'Offenbach, il mène le film avec fougue et force dans ce tableau singulier des années 70-80: sexe, drogue et rock'n'roll. Mais Gerry est aussi un amoureux qui fonde une famille, puis une autre. Enchevêtrée aux scènes de créativité et de prestation, la vie affective du chanteur est développée avec beaucoup de réalisme, laissant un portrait d'être tiraillé entre ses sentiments et la musique pour laquelle il donnera tout, de manière déterminée quoique parfois brouillonne.

Encore une fois, le réalisateur fait appel à ses vieux comparses pour le seconder dans cette aventure cinématographique. Dominique DesRochers signe une direction artistique sans faille et fort ingénieuse. Les costumes, coiffures et maquillages confèrent à l'ensemble une vraisemblance et une précision mémorables. Yves Bélanger traite l'image de façon fluide, évanescente, vibrante et atmosphérique; les cadrages efficaces et les mouvements de caméra, surtout en captation de spectacle, respectent l'essence du sujet et de son espace musical. À certains moments, on se croirait presque dans une version québécoise de *The Doors* d'Oliver Stone... Le montage d'Éric Drouin construit un heureux amalgame où la musique dans laquelle baignait le musicien sert de clé pour passer d'une séquence à l'autre. Pour sa part, FM Le Sieur se glisse entre les notes des œuvres connues pour agrémenter la trame sonore de ses propres ponctuations discrètes et brillantes. Appuyé par la complicité de tous ces créateurs, et malgré un scénario conventionnel, DesRochers a su tirer son épingle du jeu avec sa mise en scène sensible, espiègle et généreuse. Il a réussi à recréer l'univers de Boulet, ses amitiés et ses coups de gueule, ses séparations et ses défaites, ses fantaisies et son travail



acharné, et ce, sans voyeurisme malsain. Avec Mario Saint-Amant à la proue de ce bateau, il donne à sa direction d'acteurs vivacité et jeunesse, en plus de circonscrire avec une maturité l'environnement de cet artiste que les spectateurs ont appris à aimer et qu'ils retrouvent avec bonheur, surpris de le revoir aussi réalistement interprété.

Cette production est vouée au même retentissement populaire que celle de Jean-Philippe Duval, *Dédé à travers les brumes* (2009), relatant le destin tragique de Dédé Fortin à la barre du groupe Les Colocs. Avec *L'Enfant prodige* (2010) de Luc Dionne, sur la vie du pianiste et compositeur classique André Mathieu, notre cinématographie québécoise s'enrichit d'une troisième biographie en autant d'années s'attardant sur les parcours particuliers de musiciens importants de notre scène culturelle. Signe des temps? Isochronie des projets? Cette tendance à mettre en exergue le talent de nos disparus nous plonge dans notre histoire récente et rappelle les événements et les mouvements sociaux, politiques et culturels dans lesquels se dessinent ces destins. Afin de transmettre l'importance du travail de chacun des créateurs, les scénaristes ont dû faire preuve de rigueur, car plusieurs des protagonistes impliqués sont encore de ce monde ou ont des biographes assez pointilleux. Basé sur des recherches et des témoignages, il appert que le choix des trois auteurs s'est orienté sur une chronologie linéaire construite autour des moments décisifs des existences de ces personnages publics. L'enfance revêt un caractère primordial dans le cas de Mathieu alors que chez Boulet, elle sert de point de départ pour justifier ses premiers pas dans la musique. Pour Dédé, on y va franchement dans sa période adulte. La famille demeure pour chacun un point d'ancrage important et déterminant autant dans la démarche artistique que dans le besoin viscéral de renforcement. La façon d'explorer la musique, de se l'approprier, de vibrer avec elle et de vivre par et pour elle importe par-dessus tout. Ces trois passions vitales représentent l'âme de ces films, comme pour démontrer la difficulté de conjuguer la créativité et le quotidien. L'apport innovateur de chacun prime pour chacune des évocations. André Mathieu, enfant prodige, est un des rares compositeurs classiques contemporains et son succès phénoménal a laissé une ombre considérable sur ses œuvres matures, le projetant dans un maelström éthylique destructeur. L'interprétation très convaincante de Patrick Drolet a révélé toute l'envergure de sa dévastation. Dédé Fortin, chanteur des Colocs a jeté son dévolu sur les tempos de diverses cultures et a créé un genre novateur qui a séduit un public émergent avide d'un rythme nouveau et d'une contemporanéité plus urbaine. Son suicide tragique témoigne de son mal de vivre. Sébastien Ricard, chanteur des Loco Locass, a endossé le rôle de Fortin avec beaucoup d'aisance et d'émotion. Quant à Gerry / Saint-Amant et ses compagnons, on leur reconnaît leur rôle de précurseurs d'un rock français inégalé. Premier groupe francophone à se produire au Forum de Montréal, Offenbach a ouvert la porte à toute une génération de nouveaux venus, insufflant au répertoire québécois une vitalité sans précédent.



Un tableau singulier des années 70-80

Son histoire nous le rend encore plus attendrissant et donne un nouveau souffle à sa musique et à sa voix.

La crédibilité de ces trois biopics est redevable au choix des interprètes des rôles-titres dont la lourde tâche réside dans la livraison de la réelle dimension des personnages tout en levant le voile sur ces destinées particulières. Qui plus est, ces films nous replongent dans notre histoire musicale, politique, sociale. Chacun circonscrit une époque particulière où des célébrités passent comme des étoiles filantes, laissant dans leur sillage une marque indélébile soit dans notre trajectoire commune, soit dans le destin de ces trois personnalités. Chaque période fait appel à nos propres souvenirs et, grâce à cet affect collectif, ces œuvres cinématographiques font figure de référence pour trouver un écho et une reconnaissance. Chaque artiste retrouve donc le public qui l'affectionne. Ce pour quoi peut espérer se placer au palmarès, c'est qu'à la fin de sa vie, le chanteur avait su rallier toutes les strates de la population. Tous fredonnaient *Les Yeux du cœur* et *Toujours vivant* avec la même ferveur et la même sympathie pour le performeur à l'épaisse chevelure ondulante et au regard malicieux. Son histoire nous le rend encore plus attendrissant et donne un nouveau souffle à sa musique et à sa voix.

■ Canada [Québec] 2011, 132 minutes — Réal. : Alain DesRochers — Scén. : Nathalie Petrowski — Images : Yves Bélanger — Mont. : Éric Drouin — Son : Martin Desmarais — Mus. : FM Le Sieur — Cost. : Carmen Alie — Coif. : Denis Parent — Maq. : Julie Casault — Dir. art. : Dominique Desrochers — Int. : Mario Saint-Amant (Gerry Boulet), Capucine Delaby (Françoise Faraldo), Marc-François Blondin (Johnny Gravel), Eugène Brotto (Breen Leboeuf), Mathieu Lepage (Willie), Louis-David Morasse (Denis Boulet), Madeleine Péloquin (Denise), Éric Bruneau (Pierre Harel), Jonas (John McGale), Roberto Mei (Wezo), Érika Gagnon (Charlotte Boulet), Luc Proulx (George Boulet) Stéphane Archambault (Alain Simard) Maxime Morin (Marjo), Laurent Lucas (Claude Faraldo) Sylvain Marcel (Yves Savoie) Hugo Dubé (Docteur Jolivet) — Prod. : Christian Larouche / Christal Films Productions — Dist. : Séville (Christal).